

CHAPITRE XV.

PEINTURE. — RAPHAEL.

Colbordolo habité par les ancêtres de Raphaël. — Jean Santi, son père, exerce avec succès la peinture à Urbin. — Son amour pour Raphaël. — Il consacre son habitation à la sainte Vierge, qu'il peint à fresque, aidé, dit-on, par son enfant. — Mort de Jean Santi. — Jugement sur ce peintre.

§ I. JEAN SANTI, LE PÈRE DE RAPHAEL.

Colbordolo, petite ville du comté d'Urbin (1), possédait, au moyen âge, une forteresse dont il ne reste que quelques débris épars sur le dos de la montagne où jadis elle s'élevait. De ces ruines la vue s'étend sur des collines plantées d'oliviers et coupées par deux rivières, l'Isauro et l'Apsa, dont les eaux, après avoir arrosé les plaines de Pesaro, vont se jeter dans l'Adriatique. C'est dans ce bourg démantelé que vivait, au xv^e siècle, Sante, dont les descendants portèrent un moment le nom de Sante ou Santi. Plus tard, à l'époque de Vasari, on traduisit d'après la mode italienne le nom latin de Sanctius en celui de Sanzio, que porta si glorieusement Raphaël (2).

En 1446, Sigismond Malatesta vint avec les troupes du pape ravager le territoire du comte d'Urbin et incendier Colbordolo. Peruzzolo, petit-fils du vieux Santi, fut obligé

(1) Au commencement du xv^e siècle, Urbin ne formait pas encore un duché.

(2) Raphael von Urbino und sein Vater, von J. D. Passavant. Leipzig, in-8, 2 vol. et atl. 1839. C'est un livre remarquable, et dont nous nous sommes aidé dans nos recherches sur Raphaël.

d'abandonner sa patrie et d'aller s'établir dans la capitale de la province, où il mourut en 1457. Santi, son fils, qui s'était mis à faire le métier de courtier pour nourrir sa famille, fut heureux dans son commerce (1). En 1450, le 21 octobre, nous le voyons acquérir, au prix de 240 ducats, une pièce de terre appartenant à Pierre-Antoine Paltroni, secrétaire du comte; quelques mois plus tard, le 30 avril 1454, une belle prairie arrosée par des eaux vives; et deux ans après, une maison à double corps de logis (2), dans la Contrada del Monte, nom de la rue qui partait du marché et venait aboutir au sommet du monticule.

C'est dans cette maison que naquit Raphaël. De ce belvédère qu'on prendrait pour un anneau de la chaîne des Apennins, le regard a toutes sortes de magnifiques spectacles : le matin, le soleil qui sort de l'Adriatique; au milieu du jour, des forêts étincelantes de feux; le soir, des jeux variés d'ombre et de lumière. De l'ouest à l'est on aperçoit les montagnes onduler comme autant de vagues, au-dessus d'une mer orageuse : on reconnaît le Furlo à ses larges échancures, qui rappellent la brèche de Roland de nos Pyrénées; à l'ouest, sur le premier plan, se dressent les pics du mont Nerone, découpés capricieusement comme, dans la haute Saxe, ceux du Koenig et du Lilienstein; plus loin, les blanchâtres aiguilles du mont San Simone, d'où le Tibre descend pour aller se perdre

(1) Santi était un *treccone*, comme on dit en italien, vendant toutes sortes de petits objets, une espèce de mercier. M. Passavant a extrait d'un registre de la confrérie de Sainte-Marie de la Miséricorde quelques notes curieuses; dans ce livre, p. 16, on lit : Sancte de Peruzino de Colbordole, a di xv Ag. 1456, bolognini septanta quatro per più cose tolte de la sua botegha.

P. 132, 1462, Giugno 25, per doy fune e per aguti e per altre cose tolte de la sua botegha, bol. 30.

Dans le grand-livre de la confrérie, 1463-1479, p. 89 : A di 4 Maggio, 1466, per fune, vischio, maschioli e altre cose tolte a la sua bothega, bol. 92, a Sancte da Peruzino gia de Colbordole.

(2) Ces deux maisons, qui ont pour nos 275 et 277, existent encore, et appartiennent à M. Bonifoschi, descendant des Albini.

dans la Méditerranée; au nord repose, dans un nid de pierre, la petite république de San Marino; aux pieds de l'observateur enfin, la ville d'Urbino, avec ses quatre quartiers, aux maisons étincelantes de blancheur, aux églises surmontées de girouettes, aux communautés qui ressemblent à de véritables forteresses: admirable tableau où la nature a répandu avec profusion des eaux, des arbres et des fleurs.

C'est sur cette montagne si belle de lumière, de végétation et de coloris, que se passèrent les premières années de Raphaël.

Son père, Jean Santi, l'a chanté dans ses vers, car il était poète. Il a laissé une chronique manuscrite, en « terza rima (1), » véritable épopée, moins le merveilleux, où il a célébré les faits et gestes du père Guido, alors duc d'Urbino. Dante avait pris Virgile pour sa muse, Santi invoque Plutarque (2).

« Je voudrais bien savoir, lui dit le biographe, comment tu t'es mis dans la tête de te faire l'historien de cette grande famille? »

Le poète lui répond :

« Par la grâce de Dieu : te dire comment, je ne sais; mais à peine eus-tu subjugué mes sens, qu'aussitôt mon ardeur s'enflamma, et je rimai (3). »

Dans ce poème, Santi parle de tout : de combats, d'as-

(1) Ce manuscrit, qui se trouve à la Vaticane, coll. Ottoboni, n° 1305, contient 224 pages in-fol. sur beau papier; l'écriture est de la fin du xv^e siècle; il y a dans la première page quelques corrections de la main de Giovanni. M. Passavant a inséré dans la Vie de Raphaël de nombreux extraits de ce poème, t. I, p. 447-474.

(2) Gleich dem Dante, welcher den Schatten Virgil's anruft, fleht Giovanni zum Schatten Plutarch's, daß er ihm als Führer diene.—Passavant, Raphael von Urbino, t. I, p. 451.

(3)

Ma ben vorrei sapere per qual via sei
Venuto a contemplar l'alta famiglia?
Ed io a lui : per grazia degli Dei :
Il modo non so dirti; ma non prima
Da te fur vinti tutti i sensi miei,
Che alzai mia bassa speme in alta cima.

sauts et de prises de villes, de philosophie, de mythologie et de peinture surtout. Bien qu'il peignit lui-même, nous le verrons bientôt, il n'hésite pas à louer tous ses rivaux morts ou vivants; il a su dans trois vers (1) enfermer un éloge charmant de Pierre Vanucci et de Léonard de Vinci.

Jean était un peintre comme on en trouve à cette époque, amoureux de son art jusqu'à l'exaltation, et qui, assailli par le malheur, garda ses pinceaux pour toute consolation, ainsi qu'il le raconte si poétiquement à son Mécène, le prince auquel il a dédié sa chronique : « Depuis, lui dit-il, que la fortune a détruit mon nid domestique, a dévoré jusqu'à mon dernier morceau de pain, il serait trop long de vous dire toutes les tempêtes que j'ai essuyées. Pour gagner ma pauvre vie, je me suis mis à pratiquer l'art admirable de la peinture, et mes chagrins, loin de diminuer, se sont accrus. Me voilà sur les épaules un fardeau qu'Atlas pourrait à peine porter : je peins toujours et, quoique indigne, je ne rougis pas d'avouer mon culte pour le bel art de Zeuxis (2). »

Nous retrouverons dans une lettre de Raphaël à Léon X quelques-unes de ces images poétiques qu'affectionna Santi. Tous deux les ont puisées vraisemblablement à la même source : dans le spectacle qui se déroulait à leurs regards, de leur observatoire inspirateur de la Contrada del Monte.

Santi ne fut point élevé en artiste : il ne fréquenta aucune de ces écoles où, sous la direction de Squarcione et de Verrochio, l'écolier doué de quelque imagination faisait de si rapides progrès. Heureusement il vivait dans une ville où chaque église, chaque couvent offrait quelque œuvre d'ancien maître, depuis Jules de Rimini, qui peignait au commencement du xiv^e siècle, jusqu'à Pierre della Francesca. Pierre demeura près de Santi pendant une partie de l'année

(1) Due Giovin par d'etate et par d'amori,
Leonardo da Vinci, e'l Perusino
Pier di Pieve, che son divin pittori.

(2) Epistola de Giovanni de Sante allo illustrissimo S. Duca Guido, duca de Urbino.

1469, aux frais de la confrérie du Corpus Domini, chargée de payer la pension du peintre du borgo di San Sepolcro (1). Parmi les artistes qui laissèrent une trace ineffaçable de leur passage à Urbin, il faut citer Octavien di Martino Nelli, qui exécuta, en 1407, dans l'église de Santa Maria Nuova, à Gubbio, une fresque qu'on a mise sous verre pour la préserver des ravages du temps. Octavien, si l'on en croit la chronique, était disciple d'Oderigi, ce miniaturiste que Dante, qui écrivit à Gubbio deux chants de sa Divine Comédie (2), a placé dans son purgatoire (3).

A l'époque dont nous parlons, les peintres flamands faisaient fréquemment le pèlerinage de l'Italie, pour venir y étudier les principes de l'art. Les confréries des grandes cités accueillaient avec distinction ces hôtes étrangers, et leur commandaient des tableaux d'autel qu'elles payaient généreusement : c'est ainsi que les frères du Saint-Sacrement d'Urbin donnèrent à J. de Gand 250 florins d'or pour le travail dont il s'était chargé, en peignant un autel que le couvent lui avait demandé (4).

(1) 1449 Aprile 8, Bolognini 10, dati a Giovanni di Sante da Colbordolo, per fare le spese a M^{ro} Piero del Borgo ch'era venuto a vedere una tavola per farla a conto della Fraternità. Reg. de la conf., B., p. 51.

(2) A Gubbio, sur la maison Minelli, on a placé cette inscription pour rappeler le séjour du poète florentin : Hic mansit Danthes Alighierius, poeta et carmina scripsit. Federicus Fallutius virtuti et posteritati posuit.

(3) O, diss' io lui, non se' tu Oderisi,
L'onor d'Agobbio, e l'onor di quell' arte
Ch' alluminar è chiamata in Parisi?

(4) Page 73, 1474. A maestro Giusto da Guanto depintore per florini 250 d'oro lui o promessi, per la sua fatica per depingere la tavola della Fraternità, etc.

Quelquefois le comte d'Urbin venait en aide à la Fraternité, pour l'aider à payer les travaux des peintres.

Dans le registre déjà cité on lit, p. 75, 1474 : Marzo 5. Fiorini 15 d'oro dati dal conte Federico per aiuto della spesa della tavola a Guido di Mengaccio per la Fraternità.

Santi connut van Eyck, qu'il cite avec admiration, et qu'il désigne le plus souvent, dans sa chronique, sous le nom du *grand Johannes*. Il fut émerveillé de l'habileté que ce maître mettait à reproduire les objets naturels, de façon à tromper le regard. Santi ressemble au spectateur placé pour la première fois devant une œuvre de Gérard Dow ; ce qui le frappe, c'est l'art de rendre la nature morte, où van Eyck paraissait n'avoir pas de rivaux : il faut l'écouter alors ; il est poète à la manière justement de celui qu'il veut louer :

« Qui pourra jamais imiter le coloris clair, limpide, transparent d'un rubis, et sa vague splendeur ? Qui pourra peindre un soleil du matin ou le miroir d'une eau encadrée dans les fleurs et des fruits ? Quel peintre sut jamais reproduire la blancheur du lis, la fraîcheur d'une rose ? Cette merveille est trouvée (1). »

Santi, rendons-lui cette justice, ne connaissait pas la jalousie de métier : il louait en beaux termes ses rivaux. Un artiste de cette nature devait être heureux, et il le fut de toutes sortes de bonheur. D'abord, son atelier de la Contrada del Monte ne désemplissait pas de visiteurs. C'est à peine s'il pouvait suffire aux nombreuses demandes des confréries d'Urbin et des villes voisines, où sa réputation de peintre doreur était si bien appréciée. Nul ne savait rehausser d'or comme lui les ailes d'un séraphin : aussi le voit-on occupé sans cesse à dorer des anges pour les frères

(1) Chi serra (sarà) quel che possi el chiar colore,
Lucide e trasparente de un Rubino
Contrafar mai, o el suo vago splendore ?
Chi è quel che possi el sol in sul mattino
Dipingere mai, o un spechiar del' acque
Cum fronde e fior, vicini al lor confino ?
Quel mai si eccellente al mondo nacque
Che un bianco giglio facci, o fresca rosa
Cum quel bel pur che a natura piacque ?
El paragon se trova.....

du Saint-Sacrement (1). C'était enfin une notabilité de la ville avec qui le prince Frédéric ne craignait pas de causer. Quand il eut, après de longs travaux, amassé quelques centaines de ducats, il songea sérieusement à se marier. Il fit choix d'une jeune fille du pays, la belle Magia, l'unique enfant d'un marchand nommé Baptiste Ciarla. On croit qu'il l'a peinte sous les traits de l'une de ces madones que son pinceau aimait à reproduire. En effet, les vierges de Santi ont toutes un véritable air de famille : front large, chairs vigoureuses, œil noir, quelque chose d'un peu masculin comme la beauté romaine. Raphaël s'est souvent inspiré du type inventé par son père; seulement dans ce bel œil noir il a mis une prunelle mobile; sous ces chairs rosées, du sang; dans cette carnation luxuriante, de la vie; et dans tout le profil, un idéal que Santi n'aurait jamais trouvé : c'est un homme de métier que Santi, et presque jamais d'inspiration.

Le vendredi saint 1483, Magia mit au monde un enfant qui, selon la pittoresque expression de M. Passavant, devait être un jour la plus brillante étoile du firmament de l'art (2). Santi voulut qu'il portât le beau nom de Raphaël, ainsi que s'appelait ce séraphin qu'il avait peint si souvent pour les frères du Saint-Sacrement.

Si l'on en croit Vasari, Santi ne voulut pas que son enfant reposât sur les genoux d'une autre nourrice que Magia, qui devait faire passer dans le sang de Raphaël quelque chose de sa douceur maternelle. François Venturini

(1) On lit dans le registre de la confrérie du *Corpo di Cristo* : P. 127, 1486, novembre 12, ducati doi d'oro a Giohe de Sante per comprar l'oro per andorare gli angioi alla Fraternità. 16, verso, 1487, Giugno 10 fior. 3 1/2 per depingere e andorare li angioi, a Giohan de Sante.

P. 130, 1487, per depingere e andorare li angioi a Giohan de Sante.

P. 201, verso, 1493, febr. 4, per manifattura de Candelieri a Giohe de Sante, fior. 2, bol. 30, den. 5.

(2) *Als der leuchtenste Stern am Künstlerfirmamente*, t. I, p. 21.

venait de faire imprimer à Urbin, par Maître Henri de Cologne, une grammaire latine; ce fut lui, dit Maffei, que Santi choisit pour donner des leçons à Raphaël : Michel-Ange de Florence était un élève de Venturini (1).

Santi aimait son fils comme il aimait sa femme : avec passion. Il l'a placé dans quelques-uns de ses cadres, entre autres sous les traits d'un enfant à genoux en contemplation devant la sainte Vierge et son divin fils, dans un tableau qui, d'Urbin, a passé au muséum de Berlin. On ne saurait en douter, c'est bien là Raphaël avec ses cheveux noirs, son bel œil, son cou de cygne et sa peau rosée; avec cette fleur de carnation et de coloris que l'âge ne fit qu'épanouir.

Santi ne quittait pas un seul moment son bien-aimé. Lui commandait-on au dehors quelque tableau d'église, alors la petite famille se mettait en chemin, dans une voiture couverte, s'arrêtant à chaque église qu'elle trouvait sur sa route, pour aller passer quelques instants en contemplation devant un tableau de vieux maître. Santi expliquait à son enfant le sujet du cadre, le procédé mécanique du peintre, sa pensée intime, ses défauts ou ses qualités.

Si vous traversez l'Ombrie, interrogez la première jeune fille que vous trouverez, et demandez-lui si elle connaît Dante Alighieri, Torquato Tasso, Lodovico Ariosto, Niccolò Machiavelli, Micael-Angelo; elle hochera la tête en signe d'ignorance : prononcez ensuite le nom de Raphaël, vous la verrez sourire : un seul souvenir des gloires de l'Italie est resté dans toutes les intelligences, celui du peintre d'Urbin. Dans l'Ombrie, c'est quelque chose de plus qu'un artiste : c'est un être inspiré, une sorte de génie céleste, comme un ange qui communiquait avec ses semblables à

(1) La grammaire se termine ainsi : *Impressus Urbini per magistrum Henricum de Colonia, imperante duce Guidubaldo eum illmo D. Octaviano Ubaldino, anno salutiferæ incarnationis, M. CCCC. XCIII.* Ce même imprimeur avait publié, l'année précédente, le *Tractatus de Paleis et Olivis*.

l'aide de la couleur. Là, il n'est pas d'église de village, pas de presbytère, pas de maison noble qui ne se vante, bien souvent à tort, de posséder au moins un dessin de cet adolescent merveilleux. Un jour son père, qui avait une vive foi à Marie, voulut consacrer à la Mère des anges la maison qu'il habitait. Jamais il ne fut mieux inspiré; sa madone, peinte à fresque, était si belle, si pure de dessin et si suave d'expression, que, Jean étant mort, on dit hautement que Raphaël avait aidé son père dans cette œuvre magistrale (1). Pourquoi pas? l'enfance du grand homme est presque toujours prodigieuse. Mozart, ce Raphaël de la musique, à dix ans quittait ses compagnons de jeu pour courir au piano et improviser des mélodies qui arrachaient des larmes de joie à son vieux père.

Raphaël eut le malheur, bien jeune encore, de perdre son père. Jean mourut dans les plus tendres sentiments de piété, le 1^{er} août 1494, et fut enseveli dans l'église de Saint-François, qu'il avait dotée de si beaux ouvrages; regretté de tous ceux qui l'avaient connu, et pleuré surtout de son fils bien-aimé, et de son élève fidèle, Evangelista da Piano di Melito (2). Magia Ciarla, sa première femme, était décédée trois ans auparavant. Il institua dans un testament, fait deux jours avant son décès, en présence de maître Ambroise Barocci, sculpteur et lapidaire de Milan, de son élève Evan-

(1) On lit dans le journal du pape Clément X, attribué à Origo et Lancisi, au sujet de leur entrée à Urbino en 1703 : *Alla pendice detta Contrada del Monte vedranno la casa dove nacque il gran Raffaello. Entreranno in detta casa e vi osserveranno una piccola imagine dipinta nel muro da Raffaello allora giovinetto.*

Dans l'Almanacco del Metauro, Ancona, 1813, la madone est regardée comme l'œuvre de Santi. L'immagine di una madonna a fresco ben conservata che dicesi opera del padre di Raffaello e ricorda la forza dell'antica scuola.

La fresque a beaucoup souffert depuis qu'on l'enleva du mur extérieur pour la transporter dans une chambre de la maison. De malheureuses retouches ont gâté l'œuvre du maître.

(2) Pungileoni, *Elogio storico di Giov. Santi*, p. 136.

gelista, et de Tomasso di maestro Trojano Alberti, pour héritiers universels, Barthélemy son frère, et Raphaël son fils. A Bernardina, qu'il avait épousée en secondes noces, il laissa, *jure restitutionis*, les 60 florins qu'elle avait apportés pour douaire dans la communauté, quelques bijoux de prix et une partie de sa garde-robe.

Que si maintenant nous voulons apprécier comme artiste Jean Santi, nous trouverons en lui un digne représentant des peintres qui fleurirent vers la fin du quinzième siècle; systématique dans l'ordonnance de ses tableaux, ainsi que ses devanciers; attaché aux formes traditionnelles léguées par l'école de Giotto, mais cherchant dans les détails à se rapprocher davantage de la nature, à reproduire plus fidèlement la vie réelle qu'on ne l'avait fait jusqu'alors. Il est aisé de s'apercevoir des efforts du maître, dans quelques-unes de ses compositions, pour se créer une personnalité, et quitter la voie d'imitation où tous ses rivaux s'étaient engagés, et marchaient avec plus ou moins de gloire. Santi lutte, et souvent avec bonheur, pour s'affranchir du joug de ces types que les peintres se lèguent comme un héritage. C'est un homme de réaction, qui n'avait pas assez de génie pour être complètement réformateur. Il est grave, sévère, touchant. Ce qu'il exprime avec le plus de bonheur, c'est la figure de l'enfant : comme dessinateur, il est loin d'égaliser Mantegna, plus loin encore, comme peintre d'expression, de François Francia. Vous ne trouvez point en lui le jet si hardi de Luca Signorelli, ni le ton solennel de son ami Melozzo de Forli. Toutefois son nom ne saurait périr : d'abord, parce qu'il fut le père de Raphaël; ensuite, parce que, comme artiste, il a laissé des œuvres remarquables de sentiment religieux et de style.